

ÇA ET LÀ

C'est avec le plus vif regret que nous avons appris la mort si soudaine de M. F. M. Derome, arrivée à Rimouski il y a quelques jours.

M. Derome était un de nos meilleurs littérateurs ; c'était un puriste irréprochable, et on sait qu'ils sont assez rares parmi nous. Il avait voué à la littérature un véritable culte. Elle fut la passion de sa vie. Sa carrière littéraire date de plus de trente ans. Il avait débuté dans les *Mélanges Religieux*.

Nous offrons nos sincères condoléances à sa famille.

* *

On nous écrit les lignes suivantes : La chanson de George III que vous avez publiée le 5 août est certainement plus acceptable que toutes celles que l'on nous a données en notre langue sur l'air de *God save the king*. Reste à savoir quand elle a été composée. J'opinerai pour la date de 1775 ou 1776, vu qu'il y a dans ces strophes deux vers très significatifs :

Confondez les projets
D'inflâbles sujets.

qui ne peuvent se rapporter qu'à l'invasion du Canada par les insurgés de la Nouvelle-Angleterre. Dans tout le règne de George III, je crois qu'il n'y a eu que cette révolte contre son pouvoir. En ce cas, la chanson avait déjà plus de trente ans lorsque madame Beaudin l'apprit, vers 1809.

* *

Nous trouvons dans le *Figaro* de curieux renseignements sur le Père Forbes, l'un des jésuites expulsés :

Le Rév. Père Forbes est fils d'un pair d'Angleterre et d'Écosse. Sa mère était catholique. Il était protestant comme son père. On l'engagea dans l'armée anglaise, où il ne tarda point à devenir officier. Quand éclata la guerre des Indes, il se battit bravement et fut fait colonel. C'est alors qu'il tomba malade, et si gravement que les médecins lui dirent qu'il était perdu. Sa mère était accourue auprès de lui pour le soigner.

—Jure-moi, lui dit-elle, que, si tu reviens à la vie, tu te feras catholique.

Il le promit. Quelques jours après, il allait mieux. Le colonel Forbes étudia la religion catholique. Un an après, il était prêtre et choisissait, en sa qualité d'ancien soldat, l'ordre le plus militant, l'ordre des jésuites !

* *

On lit dans l'Événement :

On a beaucoup déclamé, lors de la récente célébration de la Saint-Jean-Baptiste, un peu trop peut-être ; c'est le défaut de ces sortes de démonstrations qu'on y passe le temps plutôt à se louer qu'à s'amender ; et cependant, les peuples tout comme les individus, ont en général plutôt besoin de s'amender que de se louer. Il semble convenu que nous sommes une nation providentielle ; et là-dessus nous nous endormons, en rêvant des gloires surhumaines que nous n'atteindrons jamais, tandis que nous laissons se perdre à nos pieds des ressources précieuses qui nous assureraient une prospérité réelle.

Il ne faut pas trop médire de la gloire : c'est une idée royne. On doit admettre cependant que la postérité a perdu de son prestige. Il ne suffit plus de dire aux gens que leurs descendants admireront leurs exploits pour leur faire faire des sottises. Ils réfléchissent et se conservent pour leurs propres enfants. C'est la loi moderne, et nous devons nous y soumettre sous peine de mendier un jour notre pain.

Que la déclamation donc ne nous voile pas la réalité : la réalité, ce n'est pas la gloire, vieille fumée, c'est la concurrence industrielle, c'est la compétition commerciale. Nous sommes entourés de gens positifs, pratiques ; soyons positifs, pratiques comme eux. Ils déclament à leur heure, mais ils n'oublient pas les affaires ; faisons comme eux : l'œil au drapeau, mais la main à la marchandise !

Il est admis que nos banques regorgent de capitaux ; seules, la confiance, les garanties qu'offrent une initiative intelligente servie par une administration active et sûre, les empêchent d'en sortir. C'est vers la solution de ce problème que doit se diriger notre pensée. Rissuez les capitaux, et vous trouverez les capitalistes que vous cherchez.

Les capitaux français vont nous arriver ; c'est un encouragement pour les capitaux canadiens de sortir de leur retraite. Ils suivront la force de l'exemple, ils subiront le même élan, et le prochain emprunt d'État sera levé dans le pays même. Il nous faut à notre tour montrer que nous avons confiance en nous-mêmes et que nous savons sauvegarder nos propres intérêts. L'État, la municipalité ou la fabrique valent bien comme placement les assurances ou les mines. Il s'établira entre les capitaux de l'extérieur et les nôtres une émulation dont profitera grandement la situation générale du pays.

NOS GRAVURES

Le "Livadia" du Czar

Ce palais flottant a été construit par l'amiral Popoff, l'inventeur des cuirassés circulaires. Il est immense, mesurant 260 pieds de longueur par 150 de largeur et 50 de profondeur. Il a trois hélices et trois bouilloires, et filera ses quatorze nœuds à l'heure. Son équipage se compose de 260 hommes et il est muni de onze bateaux de sauvetage.

Les apparitions à Knock

Knock est un petit village situé près de Claremorris, dans le comté de Mayo, en Irlande. Il est devenu célèbre depuis quelque temps par les apparitions qu'on dit y avoir eu lieu. On y accourt de toutes les parties de l'Irlande, et on compte les miracles par centaines. C'est le 21 août 1879, entre 7 et 10 heures du soir, que les premières apparitions y furent remarquées par une vingtaine de personnes. Ces apparitions consistaient dans un groupe de figures représentant la sainte Vierge, saint Joseph et saint Jean, et derrière ce groupe on voyait, sur un autel, un agneau et un crucifix.

Le 2 de janvier, le curé de l'endroit, le révd M. Cavanagh, et plusieurs autres personnes, aperçurent sur les murs des lumières mystérieuses entourant une figure. Une commission composée de prêtres savants et de hauts dignitaires de l'Église a fait rapport que les témoignages recueillis sur les lieux sont dignes de foi, mais l'Église ne s'est pas encore prononcée.

Le Supérieur des Jésuites

On a déjà ici parlé du R. P. Bœcks, mais l'occasion est telle que vous ne m'en voudrez pas d'en parler de nouveau.—Le Révérend Père est belge ; il parle doucement notre langue. Je ne connais pas de vieillards plus simple, plus affable, et ayant meilleure façon. Le Révérend Père est entré dans sa quatre-vingt-sixième année. En me guidant dans le jardin et les appartements, il me soutenait le bras, et semblait me dire en souriant—que c'est aux vieux à soutenir les jeunes. A voir le plaisir qu'il avait à me montrer les fleurs de son jardin, le bois de son bûcher et le mur en réparation, j'avais peine à me figurer que ce vieillard commandait à tant d'hommes en tant de pays.

J'ai vu la chapelle et le cloître. Au milieu de la petite cour intérieure du cloître est une citerne. Le lieu est trop élevé pour qu'on y ait pu creuser un puits, et les Pères boivent l'eau du ciel. Car ils sont là cinq assesseurs dont le plus jeune a soixante-seize ans. Je me suis penché sur l'ouverture de ce puits, je n'ai pas eu d'assez bons yeux pour y voir l'entrée du souterrain légendaire qui communique avec Rome, et je suis tout disposé à croire que le Pape Noir et le Pape Blanc communiquent à ciel ouvert.

Vous ne pouvez vous imaginer le calme, l'air pur et le beau soleil qu'il fait là-haut, et combien on se sent reposé du bruit des hommes—et pourtant toute clameur a ici son écho.

—Nous résisterons comme peuvent résister des prêtres, me disait le Rvd. Père. Et il aimait à se rappeler des passages du discours que M. le duc de Broglie a prononcé l'autre jour au Sénat.

Il leur a dit de dures vérités, avec la politesse d'un gentilhomme—et le Révérend Père semblait lui savoir gré de cette politesse, à laquelle nos adversaires ne nous ont pas trop habitués.

—Il faut que les Français soient bien patients, ajouta-t-il.

En effet : cette campagne entreprise contre toute justice ne peut que déplaire à tout homme bien élevé. Ce n'est que le commencement d'une guerre religieuse, qui ne peut manquer de dégoutter un esprit raisonnable. Le Révd. Père n'est ni indigné ni confus. Il a la sérénité et la douceur qui donnent la foi et l'espérance éternelle.

—Ce nous est un grand honneur d'être

les premiers atteints, me dit-il. Et il ajouta en me quittant :

—Espérons que Dieu fera une providence !

UN JALOUX

Il était jaloux !... Ce n'était certainement pas sa faute, encore moins la mienne, car je n'ai jamais compris qu'on revêtît cette affreuse tunique de Nessus qui brûle le cœur et rend la vie triste et amère. En effet, s'il avait été comme moi, il aurait eu confiance dans toutes les femmes, et ce qui est plus dangereux encore, dans tous les... gouvernements.

Eufin, il était jaloux. Je vous l'ai déjà dit. Or, un soir qu'il se rendait comme de coutume auprès de sa fiancée, il aperçut dans la sombreur de la nuit, un œil étincelant, qui le guettait. O. aurait dit l'œil enflammé d'un fauve. Lui pensa que c'était l'œil d'un concurrent. Il n'y a pas de différence entre les deux espèces. Cet œil le suivait, le poursuivait, le pourchassait. Derrière les arbres, les chemins creux, les monticules, les accidents de terrains, les bruyères endormies, toujours il apercevait cet œil, plus dangereux pour lui que l'épée de Damoclès, que l'œil de Dieu.

Jaloux, nous le savons, non de sa fiancée, mais de la faveur qu'elle lui avait fait en le choisissant parmi tant d'autres, car les hommes ne sont jaloux que de la préférence qu'on leur accorde—c'est égoïsme qu'on devrait dire—il se mit à même de dépister cet œil indiscret qui le poursuivait partout, comme Rochefort poursuivait tout principe légalement établi. Alors, le voilà, allant de droite à gauche, de gauche à droite, changeant de route à chaque instant pour le dépister, comme le ferait un soldat français d'un espion prussien. Malgré toute sa tactique ingénieuse et vaillante, l'œil, l'œil inquisiteur et terrible le suivait, le découvrait, le dépistait.

Comme un merle insolent, l'œil se cachait parfois dans les branches pour le mieux persifler à son passage. Dès qu'il l'apercevait, il courait sur lui, le regard menaçant, le poing levé, mais, semblable à un esprit malin, l'œil semblait rentrer sous terre, se cachait sous bois, sautillait comme un diable pour se cacher dans les fougères.

Lui commença à perdre patience. Ses cheveux s'hérissaient comme la crinière d'une cavale qui a des concurrents sur le pré ; sa main devint furieuse comme un poignard impatient de sortir de sa gaine. Et l'heure du rendez-vous approchait. Minuit !... heure des anges et des spectres... Des anges pour les amoureux de la vie ; des spectres pour les amoureux de la mort. C'est à cette dernière classe qu'appartenait Young. Roméo à la première.

Enfin, ne pouvant se débarrasser de cet œil indiscret, impitoyable et gênant, il le menaça. L'œil flamboyant sembla rire. Il paraissait plus éclatant, plus indiscret l'espace d'une seconde, et disparaissait tout aussitôt, caché par les nuages sombres qui se balançaient au ciel, comme une Américaine sur son *rocking-chair*. Lui se fâcha. Hors de lui-même, sans respiration, l'œil hagard, les cheveux en désordre, il se posta derrière un vieux tronc d'arbre. L'œil terrible vint l'y trouver, semblable à l'œil d'un *policeman* à la recherche d'un voleur. Alors, n'y pouvant plus tenir, il fit feu de son *revolver*... Aussitôt une grande tache rouge apparut sur la sombreur de la nuit. Croyant voir couler le sang de celui qu'il croyait avoir tué, il se suicida.....

C'était la lune qui se levait derrière les branches.....

GASTON-P. LABAT.

Kingston, B "Bty," 23 juillet 1880.

—Une dépêche de Bombay dit que le gén. Burrows a été l'agresseur, et qu'il a été repoussé après quatre heures de combat. Les pertes du côté des Anglais ont été de 20 officiers, 400 hommes de troupes européennes et 800 de troupes indigènes tués et disparus. Trois canons ont été abandonnés sur le champ.

LES DRAPEAUX DÉCORÉS

A l'occasion de la distribution des drapeaux à l'armée française, qui a eu lieu le 14 juillet, le *Figaro* publie l'intéressant article qui suit :

Dans toutes les revues ou solennités militaires, et en dehors de l'enthousiasme avec lequel le public accueille le défilé de nos braves régiments, il existe un sentiment unanime de fierté patriotique qui s'adresse spécialement aux corps dont la hampe du drapeau est décorée de l'insigne glorieux de la Légion d'honneur.

Ces nobles régiments ont le droit de s'en montrer orgueilleux, car sur ce chapitre, si beaucoup ont été appelés, il y a peu d'élus.

Dans toute l'armée française on ne compte, en effet, que huit corps autorisés à porter la croix de la Légion d'honneur attachée à la hampe du drapeau.

Ce sont :

Dans l'infanterie, les 51^e, 76^e et 99^e de ligne, le 10^e bataillon de chasseurs à pied, les 2^e et 3^e régiments de zouaves, le 3^e tirailleurs algériens.

Et dans la cavalerie, le 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique.

Un neuvième régiment, le 57^e de ligne, va être appelé aujourd'hui, 14 juillet, à compléter cette liste. Nous en parlerons tout à l'heure.

La décision impériale ordonnant que chaque corps de troupe qui prenait un drapeau à l'ennemi, serait autorisé à porter la croix de la Légion d'honneur attachée au-dessous de son aigle, est datée du 14 juin 1859, dix jours après la victoire de Magenta. Or cette ordonnance de Napoléon III a été appliquée dans les circonstances et aux époques que nous allons relater.

A tout seigneur tout honneur.

Commençons par la reine des batailles, c'est-à-dire par :

L'INFANTERIE

DRAPEAU DU 51^e DE LIGNE

Le drapeau du 51^e mérita d'être décoré en commémoration de la prise de deux fanions au combat de San-Lorenzo (8 mai 1863), d'un drapeau et d'un fanion au combat de Volle Santiago, le 3 février 1864, et d'un drapeau au combat de Guéguas, le 29 mars 1865.

DRAPEAU DU 76^e DE LIGNE

Dans la plaine de Niedole le 2^e bataillon du 76^e de ligne, tenu quelque temps en réserve, reçut l'ordre, à trois heures et demie du soir, de se porter au secours de la première ligne pliant sous l'effort d'une forte colonne autrichienne. Le chef de bataillon forma aussitôt sa troupe en colonne serrée par division et marcha sur la ferme de Casa-Nova.

Bientôt, l'ennemi est rencontré à l'entrée d'un petit bois situé sur le côté de la ferme, et où s'engage un combat qui tourne à notre avantage, malgré la grande supériorité numérique de l'ennemi.—C'est alors qu'un soldat de la 3^e compagnie s'élança pour s'emparer d'un drapeau. Une lutte des plus vives s'engage entre lui et le porte drapeau autrichien. Ce soldat est renversé, mais un autre de la même compagnie se précipite au secours de son camarade, et leurs efforts réunis parviennent à saisir et à conserver le drapeau du régiment du prince de Windichgratz.

DRAPEAU DU 99^e DE LIGNE

Le drapeau du 99^e de ligne a reçu la décoration pour le beau fait d'armes accompli, le 18 mai 1862, au combat d'Aculcingo, et dans lequel on prit le trophée du 2^e régiment d'infanterie du corps d'armée de Zaragoza.

DRAPEAU DES CHASSEURS A PIED

En ce qui concerne ces alertes et vaillantes cohortes, disons d'abord qu'il n'y a qu'un seul drapeau pour les trente bataillons, et que celui qui le recevra aujourd'hui des mains du président de la République est le 25^e bataillon.

Pourquoi ? me demanderez-vous.

La réponse est simple : c'est toujours le